Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 22 (1884)
Heft: 6

Artikel: Chez le photographe
Autor: L.M.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-188142

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Vingt-deuxième année. N° 6 Samedi 9 Février 1884.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
SUISSE : un an . . . . 4 fr. 50
six mois. . . 2 fr. 50
ÉTRANGER : un an . . 7 fr. 20

On peut **s'abonner** aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois.* — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

PRIX DES ANNONCES :
La ligne ou son espace, 15 c.
—
Pour l'étranger, 20 cent.

Chez le photographe.

Je me trouvais l'autre jour à Orbe, dans le salon d'un de mes amis. Resté seul quelques instants, pendant que celui-ci était allé à la cave, chercher une bouteille de cet excellent vin rouge de la contrée dont l'effervessence dessine une étoile pétillante à la surface du liquide, j'ouvris un album rempli de photographies, parmi lesquelles je crus reconnaître la sienne. Mais il se montrait là sous des traits si sévères, si contractés, que j'étais à me demander si je ne faisais pas une erreur de personne, lorsqu'il rentra avec sa bouteille à la main.

Aussi lui dis-je avec quelque hésitation :

Quel est ce monsieur qui a l'air de si mauvaise humeur ?...

Et mon ami d'éclater de rire.

— J'ai cru un instant que c'était toi, mais cette figure étrange, ce regard farouche...

— Sans doute que j'étais en colère, et il y avait certes bien de quoi !

— Ah ! c'est donc toi ?.... Mais quel est le photographe qui a pu te faire poser dans de pareilles dispositions ?...

— Attends, mon cher, trinquons d'abord, puis je te raconterai l'histoire.

Et le vin d'Orbe moussa dans nos verres de cristal avec ce léger pétillement, si agréable au bord des lèvres qu'il caresse de ses goutelettes parfumées.

— Il y a sept ans, dit-il, je profitai d'une course à Lausanne pour me faire photographier. Je m'adressai dans ce but, à Monsieur ****, dont on m'avait dit d'excellentes choses. C'était au milieu de juillet. Après avoir gravi cinq étages, j'atteignis sa galerie vitrée, perchée au-dessus des toits, et où il faisait une chaleur intolérable : « Vous serait-il possible, monsieur, lui demandai-je, de me recevoir sans trop tarder, car je dois absolument rentrer par le train de 4 heures, et faire, en outre, diverses commissions. — Il était deux heures précises.

— Certainement, monsieur, me répond le photographe, qui me paraissait étrangement préoccupé. Je m'absente un instant, quinze à vingt minutes au plus, pour une affaire pressante, et je suis à vous. .... Prière de vous asseoir ; voilà des livres, des journaux....

Quinze ou vingt minutes d'attente, puis poser ensuite, c'est bien long, me dis-je ; mais comme je ne voulais pas m'adresser à un autre, et que je désirais en finir avec cette image, qui m'était demandée depuis longtemps déjà par des parents et des amis, je m'installai dans un fauteuil, auprès d'une petite table ronde, et j'attendis. J'eus vite parcouru divers journaux, qui dataient tous de la semaine précédente, et remis bientôt en place quelques volumes déjà lus dans ma jeunesse, les *Trois Mousquetaires*, le *Juif errant*, la *Case de l'oncle Tom*, etc.

De temps en temps, je m'épongeais le front ruisselant de sueur sous cette cage vitrée et brûlante. Une demi-heure s'était écoulée depuis le départ de l'artiste, et personne n'apparaissait.

Cherchant à lutter contre mon impatience, je voulus me distraire en parcourant ce local en tous sens, promenant mes regards sur les innombrables photographies qui le décoraient : Ici, un fat coiffé avec recherche et roide comme une poupée ; là, un vieux Céladon ramenant au milieu du front avec une ridicule coquetterie les deux seules mèches qui ont fait face à l'orage sur son crâne dénudé ; plus loin, une dame frisant la cinquantaine, et esquissant un sourire spirituel ; à côté, une jeune fille aux airs penchés, posant pour la timidité, l'innocence, l'ingénuité et toutes les vertus qu'elle n'a pas ; en face, un personnage évidemment fort bête, portant longues moustaches, vous fixant avec un regard d'aigle, croyant en imposer, et qui serait certes très embarrassé de parler d'autres choses que de la pluie et du beau temps.

A sa gauche, un poseur non moins stupide, à la chevelure ébouriffée, au regard rêveur et qui veut se donner l'attitude d'un poète inspiré..... Partout l'affectation, la vérité dissimulée, l'amour aveugle de ce moi, si fragile, si plein de défauts, si misérable enfin quand il est vu de près.

. . . . . .

J'attendais depuis plus d'une heure, et tu peux te figurer si tout ce monde déguisé qui m'entourait et que je venais de passer en revue m'était sympathique.

Aussi, entendais-je Philaminte lui crier :

> Le corps, cette guenille, est-il d'une importance,
> D'un prix à mériter seulement qu'on y pense ?...

Et tous semblaient me répondre avec Chrysale :

> Guenille si l'on veut, ma guenille m'est chère!

Furieux, à bout de patience, je pris mon chapeau et me dirigeai vers la porte, fort peu soucieux de

mon portrait. J'avais suffisamment posé comme cela.

Comble de fatalité!... La porte était fermée à double tour! Le photographe, distrait, préoccupé m'avait fait prisonnier!...

J'appelai avec rage: Hé! Hé!.. Je frappai des pieds et des mains: « Ouvrez donc! C'est un peu fort!... Il n'y a donc personne dans cette maudite baraque! »

Tout fut inutile. J'étais trop éloigné de la partie habitée, trop près du ciel, hélas! en cette fâcheuse ocurrence. J'explorai les lieux, allant de droite et de gauche, bousculant les chaises, croyant m'ouvrir une issue et n'ouvrant que des armoires. C'est ainsi que je pénétrai dans la chambre noire où l'artiste procédait au lavage et à la préparation de ses clichés; mais rien, pas un trou, sauf une cheminée et une lucarne s'ouvrant de bas en haut comme une tabatière. Impossible de m'échapper par là, à 80 pieds au-dessus des humains, qui, libres comme l'air, grouillaient là bas dans la rue.

En sortant de cet obscur réduit, mes yeux rencontrèrent la photographie d'un dandy, la cigarette aux lèvres, une badine à la main et semblant me dire: « Tu as l'air de t'amuser, l'ami? »

Je ne te mens pas, continua Monsieur D., après un silence et le temps de vider notre troisième verre, je restai là pendant deux longues heures; assez, n'est-ce pas, pour me rendre fou, pour avoir la tentation de mettre le feu à la maison!...

Enfin!... enfin j'entends le bruit d'une clé dans la serrure; c'était mon geôlier, mon persécuteur qui rentrait... Impossible de parler, les paroles me restaient à la gorge. Mon indignation, mon regard courroucé le troublèrent: « Mille et mille excuses, monsieur, me dit-il, une affaire de famille..., des circonstances exceptionnelles..., je vous ai complètement oublié!... Nous allons nous hâter, ce sera très vite fait; veuillez s'il vous plaît vous asseoir ici.

— Allons donc! je n'en veux plus, c'est indigne, inqualifiable! Je manque le train, je manque un rendez-vous, je manque tout!... Laissez moi sortir d'ici et que je n'y rentre jamais!...

— Je vous le répète, monsieur, j'en suis vraiment désolé et je vous supplie de vous asseoir; c'est l'affaire d'un instant.

Le pauvre homme paraissait si profondément navré de cette malencontrueuse aventure que je ne pus résister. Mais aussi représente-toi quelle figure, furieux comme je l'étais!

Telle est cette photographie qui m'a été envoyée quelques jours plus tard à titre d'épreuve. Je n'ai pas besoin de te dire ce que j'ai répondu au photographe qui me demandait en même temps s'il pouvait en tirer une douzaine. C'est la seule que je possède et il est fort probable que je m'en tiendrai là.

L. M.

Que c'est bête!

Voici les réflexions très justes, que fait Coquelin cadet, de la Comédie-française, à propos de cette expression:

« On voit souvent des gens qui, après s'être dilaté la rate à l'audition d'une drôlerie regrettent leur dilatation et se disent: « Que c'est drôle, mais que c'est bête! » Il ont tort, ce n'est pas bête.

Dans aucun cas, ce qui fait rire n'est bête. Ce n'est pas bête d'amuser et surtout de s'amuser; ce qui est stupide c'est de ne pas s'amuser!

Du moment qu'une chose — qualifiée d'idiote — vous emporte dans un éclat de rire, soyez persuadés qu'elle n'est pas bête! Si elle n'avait été que bête, elle ne vous aurait pas fait rire.

Il faut en finir avec cette mauvaise plaisanterie qui consiste à s'écrier: « Mon Dieu, que c'est inepte! Et peut-on rire de cela? »

Oui, l'on en peut rire et beaucoup! Tout ce qui touche la rate: la bourde épaisse, la fantaisie échevelée, le mot baroque, le geste étonnant, la grimace imprévue, la folie froide, la sentence dogmatiquement imbécile, l'expression superlificoquentieuse, le terme impropre, le coq-à-l'âne forain, l'adjectif abracadabrant, l'interjection à rebours — tout ce qui part — à l'improviste, non pas de l'esprit pur si vous voulez, — mais du tempérament, de la nature, du flegme ou du sang, et qui en une seconde évoque à nos yeux la vision bouffonne qui détermine le rire, — non, messieurs, cela n'est pas bête!

C'est pourquoi les petites choses qu'on qualifie si commodément de stupides, après en avoir ri, ont une plus grande importance qu'on ne se l'imagine! Elles ont une vraie force, une puissance indéniable: bouffonneries, pitreries, clowneries, de quelque nom qu'on les appelle, qu'importe! Il faut les saluer si elles font rire — que leur comique soit haut ou bas, il faut les estimer: elles nous consolent des faux importants et des prud'hommes que nous heurtons à chaque pas sur notre chemin.

Ayons donc une légitime reconnaissance pour le rire, qui démasque notre gravité et nous secoue joyeusement sur notre base d'homme sérieux!

Le rire rafraîchit, épanouit, rajeunit. Aimons le rire — qui réunit une salle entière dans une fraternité de plaisir, le rire qui tue les imbéciles, le rire qui fait oublier les soucis, qui retrempe la bonté d'un être et dispose son cœur aux épanchements salutaires, le rire qui fait zigzaguer le ventre, et délivre la tête des fumées mélancoliques, le rire qui mouille les mouchoirs et les parquets, le rire qui nous fait vivre sans remords, — le rire: véritable hygiène de l'existence! »

Onna gajure.

On officier français ein garneson pè Thonon, avâi lo diablio po adé frémâ oquiè avoué sè camerâdo, que cein amenâvè soveint dâi tsecagnès eintrè leu quand clliâo qu'aviont perdu renasquâvont dè payi, et n'iavâi quasu pas dè senannès sein que y'aussè on duet perquie. Cein ne poivè pas mé dourâ dinsè; assebin lo colonet qu'étâi trâo boun'einfant et que ne poivè pas férè façon dè stu gaillâ, sè peinsâ dè lo fèré tsandzi dè garneson po lo corredzi. L'ein dese dou mots à n'on collègue, on vîlhio grognard qu'étâi on tot rudo et que lâi fe: Einvoyi lo mè pî!